



HAL
open science

Préhistoire et Antiquité au Soleil levant

Gérard Siary

► **To cite this version:**

| Gérard Siary. Préhistoire et Antiquité au Soleil levant. 2024. hal-04694312

HAL Id: hal-04694312

<https://hal.science/hal-04694312v1>

Submitted on 11 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Laurent NESPOULOUS, Pierre-François SOUYRI, *LE JAPON. Des chasseurs-cueilleurs à Heian – 36000 à l'an mille*, Belin, « Mondes anciens », 2023, 538 pages.

En France, depuis l'*Histoire du Japon* (1990) de F. Hérail, la préhistoire a pignon sur rue. Les auteurs déchiffrent, sur la seule base des fouilles, ce que « disent des sociétés d'autrefois les traces qu'elles ont laissées dans le sol » (p.7). Le lecteur ne trouvera donc pas « tout ».

Le ch. I, *L'archipel Japonais et les sociétés du Paléolithique supérieur de – 36000 à – 14000 environ*, retrace via le circuit de l'obsidienne le trafic humain au Paléolithique supérieur. L'archipel est un centre actif d'échange plus qu'une zone terminale. Suivent vers 16000 AP les poteries qui donnent leur nom à la période de Jōmon.

Le ch. II, *La longue période de Jōmon (de la fin du Tardiglaciaire, il y a 16000 ans, à la première moitié du I^{er} millénaire avant notre ère)*, rompt avec l'équation néolithique « sédentarité, agriculture, poterie ». Elle produit la poterie cordée – plus de 80 styles – sans passer par l'agriculture ni l'ignorer tout à fait, et se sédentarise peu.

Le ch. III, *Avant les paysans : art et systèmes de pensée dans les sociétés préhistoriques japonaises (36000-I^{er} millénaire avant notre ère)* remplace la catégorie attrape-tout des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs par celle de la gestion des richesses. La question de savoir si le stockage, durant le long continuum de Jōmon, visait le partage ou le don, amorce le débat sur les formes de pouvoir.

La poterie, qui produit des expressions cohérentes entre elles, interroge les croyances. Le rôle des figurines en terre cuite (*dōgu*), aux rondeurs féminines inspirantes, est parfois lié à la maternité, aux grossesses, aux inquiétudes sur la survie, mais rien de sûr ; le livre de J. Guilaine, *Femmes d'hier* (2022) est ignoré.

Le chapitre IV, *Les premiers paysans (X^e siècle avant notre ère-I^{er} siècle de notre ère)*, traite de la période Yayoi, caractérisée aussi par la poterie, qui ouvre la néolithisation, avec agriculture et stratification sociale. La riziculture se diffuse sur quelque 800 km en 250 ans. L'outillage lithique le cède au fer. Habitat groupé et population croissent. L'urne funéraire affiche une hiérarchie plus ostentatoire. Les ossements portent trace de violences guerrières. Mais Jōmon ne se clôt pas d'un coup.

Le chapitre V, *Âge du fer, âge des chefs. Milieu du I^{er} siècle-milieu du III^e siècle*, revient sur la stratification sociale. Le trafic du métal issu du continent crée une hiérarchie sociale entre régions métallifères et régions

demandeuses. Émergent des tombes bien distinctes. Les cloches rituelles en bronze deviennent symboles de la classe des chefs.

Le ch. VI, *L'âge des princes. Milieu du III^e siècle-VI^e siècle*, aborde les chefferies complexes qui suscitent le débat sur le siège réel du pouvoir. Le mobilier funéraire se standardise. Le miroir chinois, qui remplace la cloche, atteste les liens du Yamato avec la Chine qu'incarne la reine Himiko. Les mégalithes funéraires succèdent aux tombes de chefs. Leurs déplacements successifs funéraires brouillent trop les pistes pour qu'on puisse parler d'un siège unique du pouvoir, faute de quoi mieux vaut parler de Japon archaïque plus que de Japon antique. L'archéologie illustre l'influx direct de la péninsule à partir du III^e siècle. Le Japon entre dans les relations tributaires avec la Chine et un système-monde en expansion.

Le ch. VII, *Le Japon archaïque (VI^e-VII^e siècles)*, décrit l'érection de l'État. Chaque pays évolue sur le modèle de l'État de la Chine des Sui et des Tang. Le Japon forme, lui, le royaume unique de Nihon. L'écriture documente la présence de rois dits *Ōkimi*, l'archéologie celle de centres de pouvoir avec la naissance d'un système de palais.

Le pouvoir politique exista sans urbanisation, mais les grandes forteresses, érigées contre les invasions, atteste la présence d'un pouvoir fort. Entre l'époque des tertres funéraires et la fondation de la première capitale (694), impossible de préciser la nature exacte du pouvoir politique ou de dater le découpage du pays en provinces qui, comme l'établit l'archéologie contre les textes anciens, n'existent pas avant les premiers palais. Bref, pas d'Antiquité monolithique.

Le ch. VIII, *Le Japon des premières capitales. Fin VII^e-VIII^e siècles*, scrute l'origine de l'État. Se forge un ensemble territorial qui donne corps à l'État des Codes, lequel diffuse un modèle juridico-administratif en vigueur jusqu'en 1870-1880. Les fouilles Heijō-kyō (710) à Nara révèlent que l'archipel met en ordre production et circulation de tout ce que produit le pays. L'intronisation du bouddhisme complète le système. Le Japon devient un pays connecté de 6300 km.

Dans la seconde moitié du VII^e siècle, et non sans mal dans le Nord, le pouvoir s'implante, par exemple avec la grande forteresse de Taga-jō. Les chroniques postulent l'existence de longue date du Japon et l'impulsion des réformes de Taika, mais l'archéologie réplique que l'entrée en vigueur du régime des Codes prit du temps ; F. Hérial avait documenté ce point.

Le chapitre IX, *D'une capitale à une autre : le Japon de Heian-kyō. Fin VII^e-début XI^e siècle*, explore l'époque de Heian-kyō (Kyoto), capitale du Japon de 794 à 1869, calquée sur la capitale chinoise de Chang'an. Malgré une voirie plus modeste qu'à Nara, la Cour de Kyoto reste puissante, agit au Nord-Est et réalise de forts monuments comme le Bouddha du Tōdai-ji.

Au X^e siècle, l'ordre public est instable. La piraterie ravage alors les côtes. Les routes ne sont pas sûres. L'État engage des soldats professionnels – les samourais – qui évoluent en armées privées et effritent l'État. Les auteurs n'abordent pas les *shōen* ou domaines privés, mais scrutent plutôt les démêlés de l'État sur ses marges.

C'est « l'autre histoire » du Japon que l'archéologie révèle, celle du Nord-Est. La zone entre 39^e et 40^e parallèles devient le centre d'un trafic entre le Nord et le Sud. Dans la seconde moitié du X^e siècle surgissent des villages fortifiés dont l'archéologie castrale montre que leurs seigneurs furent le prototype de la future classe japonaise des guerriers. La Cour, amenée à les affronter, découvre leur culture guerrière et l'adoptera.

Le ch. 10, *Aux extrémités de l'archipel*, fait place, en une sorte d'excursus, au Hokkaido et aux Ryūkyū, zones peu connues, souvent négligées dans les manuels au Japon. Au VIII^e et au IX^e siècles, Jōmon engendre des cultures nouvelles, celles de Satsumon et de la mer d'Okhotsk, puis Satsumon absorbe Okhotsk au cours de la première moitié du XII^e siècle, puis évolue au cours du XIV^e siècle pour engendrer la culture aïnoue, qui s'enrichit et se diversifie à partir du XIV^e siècle. L'archéologie a aussi son mot à dire sur la culture d'Okinawa, dont l'origine oscille entre la Chine du Sud et celle de Kyūshū : c'est dire si les Ryūkyū constituent un carrefour interculturel.

C'est l'occasion de dire, avant d'en venir aux qualités du livre, que sa finition laisse à désirer. La langue, le style, la composition ne sont pas sans scorie. La méthodologie déborde sur le corps du texte. Un index des thèmes fait défaut ; le chiche glossaire ne le remplace pas. Une carte avec tous les noms du Japon ancien (Kinai, etc.) manque, ainsi que la table des encadrés, si précieux sur le contexte historique. Les termes techniques ne sont pas toujours unifiés. Cohérente avec le projet archéologique, la bibliographie comprend des items surtout japonais, n'aident guère le non-japonophone à aller plus loin. Maint travail en d'autres langues, occidentales et pas que, n'y trouve place, par exemple ceux de G. Barnes, S. Kaner, K. Friday et L. Gilaizeau.

De bout en bout, les auteurs collent à la stricte archéologie *made in Japan*, au détriment d'autres approches. Selon une logique qu'il faut préciser. Qu'on se rassure, le livre est lisible, mais il évite les noms des époques, escamote les transitions, discute longuement théorie, retarde l'entrée en matière, estompe les liaisons, se garde d'une histoire du Japon qui, trop linéaire, privilégie le Grand récit national. D'où un Japon résolument pluriel. Bémol : le non-archéologique strict, le tissu historique conjonctif est souvent réduit à des encadrés. Mieux vaut débiter la lecture du livre par la chronologie « classique » en fin de volume.

Singulière économie textuelle : là où l'histoire du Japon se narre le plus souvent à partir des textes anciens que confirme ou réfute *après coup* l'archéologie, c'est ici l'ordre inverse qui prévaut. Telle est la logique à l'œuvre du volume, qui explique sa structure discontinue.

L'apport de ce beau livre tient et à la réflexion archéologique iconoclaste qui bouscule les écrits anciens, et aux hypothèses de maint site. Peu importe s'il ne remplit pas le cahier des charges qu'on peut attendre d'une histoire du Japon. Il suffira de lire la réédition de la *Nouvelle histoire du Japon* de P.-F. Souyri, paru juste après, pour combler les béances...

G. Siary